

Signes particuliers relatifs à certaines espèces de champignons

par Guy FOURRÉ ⁽¹⁾

Toute espèce vivante comporte des individus qui ne ressemblent pas aux autres, bien que leur descendance, quand elle est connue, permette de les rattacher au même patrimoine génétique. Dans le cas des champignons que l'on ne peut pas cultiver - et ce sont les plus nombreux ! - les limites de chaque espèce sont bien difficiles à cerner, et il s'agit plus souvent de conventions, basées sur des similitudes d'aspect, que de certitudes.

Quand l'étude d'un ou de plusieurs sporophores fait apparaître des dissemblances - soit dans leur morphologie, soit dans leur habitat - avec la description apparemment la plus proche, faut-il créer une nouvelle espèce sur la base d'une seule caractéristique divergente - et parfois sur une seule récolte comme cela s'est fait trop souvent ! - ou peut-on se rallier à la notion de "globalité des caractères" exprimée jadis par H. ROMAGNESI ? Si l'on voulait s'attacher à ne mettre "dans le même tiroir" que des individus strictement identiques dans **toutes** leurs caractéristiques, il faudrait pratiquement créer un taxon pour chaque récolte, et on n'en est pas loin pour certains genres !

Il nous paraît plus raisonnable de signaler la caractéristique divergente, qui sera peut-être observée également par un autre mycologue, tout en rattachant la récolte à l'espèce globalement très semblable. Ces observations ponctuelles, sans prétention scientifique, font l'objet de cette chronique "Signes particuliers", qui nous vaut chaque année d'intéressants échanges avec nos lecteurs.

Réponses :

L'Hygrophore de mars en plaine et montagne ?

L'Hygrophore de mars est généralement présenté, dans les atlas courants, comme une espèce assez commune, bien connue, et nettement orophyte. D'où l'étonnement que nous avait causé la présence de ce champignon en Charente, récolte vérifiée par un mycologue réputé, Adrien DELAPORTE. A la suite de la

G.F. : 152, rue Jean Jaurès - 79000 NIORT.

Note : Nomenclature selon *Guide des champignons de France et d'Europe*, de Régis COURTECUISSE (éd. Delachaux et Niestlé).

première publication de cette nouvelle, le Dr BOIFFARD nous avait signalé une autre récolte de cette espèce en Maine-et-Loire, dans les années 60. Ch. DECONCHAT mentionnait également cette espèce dans l'Indre, à 179 m d'altitude, et sous chênes et charmes !

Nous pensions que ce champignon, réputé bon comestible, était bien connu des mycologues montagnards... Le regretté André MARCHAND nous en avait montré une récolte faite à 1 400 m d'altitude dans les Pyrénées-Orientales. Mais nous-même nous le cherchons en vain, depuis des années, dans les Pyrénées centrales.

Notre correspondant André GRUAZ, de Thonon (Haute-Savoie), nous en a adressé à plusieurs reprises de beaux exemplaires, en nous précisant qu'il en a recensé onze stations en Chablais et Faucigny, entre 470 m et 1640 m d'altitude, jusqu'au mois de juin dans les stations les plus élevées. CLÉMENÇON, CATTIN, CIANA, MORIER-GENOUD et SCHEIBLER, dans *Les quatre saisons des champignons*⁽¹⁾ consacrent pas moins de 4 pages grand format à l'*Hygrophorus marzuolus*, en précisant que malgré ce nom d'espèce apparemment restrictif il a été signalé presque à chaque mois de l'année en Europe, sauf en août et septembre. Et ils donnent comme "fourchette" d'altitude des stations de 236 m en France à 1 800 m dans les Grisons, "son altitude moyenne restant comprise entre 600 et 850 m".

Mais voici que Marcel BON, qui est certainement l'un des mycologues connaissant le mieux les champignons des Alpes, nous écrit qu'il n'a jamais pu mettre la main sur *Hygrophorus marzuolus*, pas même en montagne où il l'a souvent cherché sans succès !

De son côté Claude ALLARD, de Dole (Jura), nous dit « je n'ai jamais vu cette espèce ailleurs que dans les livres, mais il se répète, à la Société mycologique doloise, que jadis *Hygrophorus marzuolus* avait été trouvé en Forêt de Chaux, à une altitude de 240 m environ, sous hêtres. La station n'avait pas pu être retrouvée, le secteur ayant été modifié par l'exploitation forestière, mais deux autres mycologues avaient vu la récolte et attestaient qu'il s'agissait bien de l'Hygrophore de mars... »

Cette espèce réputée est-elle moins commune, même en montagne, que ne le laissent supposer les atlas ? Ou est-elle en sensible régression, comme le pensent BREITENBACH & KRANZLIN, COURTECUISSÉ, CLEMENÇON *et al.*, et BECKER ? Il semble bien cependant qu'elle soit encore plus rare en plaine, malgré les récoltes isolées de Charente, Maine-et-Loire, Indre, et de basse altitude dans le Jura en forêt de Chaux...

Quant à la séparation entre plaine et montagne, il s'agit peut-être de climat presque autant que d'altitude. Ainsi *Ptychoverpa bohémica* est aussi fréquent, selon Claude ALLARD, dans les plaines du Jura qu'en montagne, et cette espèce réputée orophyte aurait été trouvée également dans la région parisienne. Mais à notre connaissance la Verpe de Bohême n'a jamais été signalée dans notre Centre-Ouest. Pas plus, du reste, que les Gyromitres...

⁽¹⁾ Editions Piantanida, 1980.

Les *Omphalotus* à stipe court...

Nous avons présenté, dans le précédent numéro de ce bulletin, une récolte de *Omphalotus illudens* qui nous paraissait atypique par ses stipes très courts. Nous n'avons pas reçu d'observations confirmant celle-ci. En général cette espèce se distingue par des stipes longs, élancés et réunis en faisceaux. Les fructifications de l'espèce (ou sous-espèce) voisine *O. olearius* sont plus trapues et souvent à stipe plus court. Mais Marcel BON nous fait observer à juste titre que la comparaison entre la couleur de la cuticule et celle des lames est sans doute plus probante que la longueur du stipe pour distinguer les deux principaux *Omphalotus*... Effectivement, les *illudens* que nous rencontrons dans notre région ont généralement une cuticule et des lames parfaitement concolores, alors que *olearius* a un chapeau de couleur beaucoup plus foncée que celle des lames.

Depuis notre précédent article sur les *Omphalotus*, nous avons pu en observer de très nombreuses et magnifiques touffes à La Colle-sur-Loup près de Nice, dans le parc du village de vacances où se tenait le congrès de la S.M.F. en octobre 1996, et il est à noter que ces touffes semblaient pousser sur le sol, dans l'herbe, à plusieurs mètres des plus proches troncs d'arbres. Il est très probable que les stipes radicants provenaient en fait de racines enterrées, mais il est bon de souligner que cela augmente considérablement les risques de confusions - d'ailleurs fréquentes dans le Midi - avec des girolles !

La mort d'un arbre (suite) :

La limite, parfois incertaine, entre le parasitisme et le saprophytisme, continue à inspirer à nos correspondants de profondes réflexions sur la mort d'un arbre. Ainsi Georges-André LAFUENTE signale que certaines souches que l'on croyait mortes depuis longtemps se mettent soudain à rejeter...

« La notion de champignon parasite ou saprophyte n'est pas aussi strictement délimitée qu'on voudrait bien le croire », écrit Claude ALLARD : « Il faut connaître précisément la nature des relations chimiques entre l'hôte qui reçoit et celui qui est reçu et cela on ne le sait pas avec précision. Tout au plus peut-on penser que du vivant du support, le "parasite" ne consomme pas les mêmes éléments que le saprophyte puisqu'il s'agit dès lors de substances que je dirais "éteintes", c'est-à-dire dépourvues de "principe vital" (...) Je dirai seulement qu'il existe des parasites "bêtes et méchants", le gui par exemple qui peut dévorer son hôte jusqu'à le faire crever et à crever lui-même (...) A ce stade on peut dire avec certitude que le gui est un parasite au plein sens du terme. Par contre nombre de champignons vivent selon des règles différentes, aussi bien parasites que saprophytes. Existe-t-il des saprophytes purs, c'est là le problème... »

Les cèpes qui “ne vont pas au charbon” :

Notre perplexité devant certaines récoltes de *Boletus aereus* dont la couleur du chapeau rejoint celle des *edulis* nous a valu plusieurs réponses intéressantes. Le spécialiste des bolets Guy REDEUILH a lui aussi constaté les variations de couleur de la cuticule du “charbonnier”, mais il n’a pu relier cette variabilité à un élément précis de l’environnement. Nous avons évoqué dans notre précédente chronique une récolte faite sur un cercle parfait autour d’un vieux chêne, en bordure d’une coupe, en constatant que les sporophores situés au soleil avaient la cuticule presque noire de l’*aereus* classique, alors que ceux qui étaient à l’ombre étaient de la couleur fauve de l’*edulis*. Ce cas isolé pouvait faire penser à une sorte de mélanisation induite par le soleil, mais Guy REDEUILH a constaté au contraire que dans certains cas les plus éclairés étaient aussi les plus clairs ! Par contre il pense que d’une façon générale les plus petits exemplaires sont les plus noirs, et la dilution mécanique, par l’expansion de la cuticule, pourrait expliquer l’éclaircissement des plus gros. Pour séparer *edulis* et *aereus*, dans les cas douteux, Guy observe surtout la structure de la cuticule, qui est translucide pour le premier et opaque pour le second...

Marcel BON est d’accord sur la variabilité de la couleur de la cuticule mais il conteste notre appréciation d’un réseau plus visible sur le stipe de *edulis*, pour lui c’est le contraire, *aereus* aurait un pied plus réticulé... Pourtant André MARCHAND estimait, comme nous, que le réseau du “charbonnier” est très subtil... En outre il est pratiquement concolore au fond, ce qui le rend peu évident, alors que celui d’*edulis* se détache en blanc sur un fond plus foncé. Et dans les deux cas il se limite souvent à la partie supérieure du stipe.

Claude ALLARD établit un parallèle avec *Strobilurus esculentus*, dont la couleur peut varier du blanc au presque noir dans une même population, en passant par le beige, le brunâtre, etc. Il estime qu’il existe des races chez les champignons, une hypothèse que nous avons également envisagée, notamment à propos des différences considérables d’appréciation de la valeur organoleptique de certaines espèces (*Hygrophorus penarius* de l’est ou de l’ouest de la France, *Tricholoma caligatum* d’Europe ou du Japon, etc.). Mais dans l’exemple que nous avons cité sur la variabilité du chapeau des cèpes “charbonniers” la notion de race ne pouvait guère être invoquée du fait qu’il s’agissait d’un cercle unique et presque parfait.

Jean-Louis SURAULT, de Poitiers, a vu des populations de *Boletus aereus* où les très jeunes exemplaires cachés sous les feuilles étaient encore très pâles, le noirâtre n’apparaissant que sur ceux exposés à la lumière, ce qui rejoint l’observation que nous avons rapportée.

Marcel COURAULT, de Tours, ne se prononce pas sur la couleur mais distingue *aereus* d’*edulis* par l’odeur : il trouve à l’*aereus* « une odeur moins suave, peut-être plus forte et prenante que celle de l’*edulis*, avec une subtile odeur d’huile de noix ». Il attribue également une saveur “plus fongiquement sapide” à la chair du “charbonnier”, en ajoutant que ce subjectif “fongiquement sapide” est “une perception très personnelle de ses papilles de vieux mycophage” !



Photographie 1 : Abondante récolte de verpes à Sazos près de Luz Saint-Sauveur (Htes-Pyr.), le 1-05-1996. Sur les 7 exemplaires de cette photo, récoltés au même endroit, 6 ont le chapeau brun fauve comme sur tous les atlas, mais le 7^{ème} (à droite) a un chapeau jaune d'or !



Photographie 2 : Abondante récolte d'un marasme dont tous les sporophores ont la cuticule grisâtre (souvent plus foncé même que sur les exemplaires de cette photo). Macroscopiquement, il ressemble beaucoup au *Marasmiellus virgatocutis* décrit dans le Midi de la France, en Espagne et en Italie, mais la microscopie ne correspond pas bien. Variété, ou nouvelle espèce ? (photos Guy FOURRÉ)

Enfin plusieurs de nos correspondants de la moitié nord de la France nous ont signalé n'avoir que bien rarement l'occasion de faire la distinction entre *aereus* et *edulis*, le premier étant fort rare ou absent chez eux, alors qu'il est très commun (parfois plus que le second) dans notre Centre-Ouest à climat subméditerranéen.

Nouvelles questions

La verpe jaune :

Après le Cèpe "charbonnier" qui ne mérite pas toujours ce qualificatif, enchaînons sur une autre variation de couleur, mais qui semble poser moins de problème du fait que l'espèce en question est bien délimitée et ne ressemble à rien d'autre...

Il s'agit de la Verpe en forme de dé, qui est redevenue *Verpa digitaliformis* selon les auteurs experts en nomenclature, alors que d'autres avaient banni ce nom d'espèce au profit de *conica*... Dans l'hypothèse, généralement admise, où les deux taxons sont synonymes...

Au début de mai 1996, dans les Pyrénées, nous avons fait une très abondante récolte de verpes, dont nous avons apprécié la saveur, supérieure - à notre avis - à celle des morillons qui poussaient au même endroit...

La station était bien délimitée : un ancien pré en terrasse, abandonné depuis fort longtemps, occupé par un gaulis de frênes, avec quelques noisetiers et beaucoup de lierre sur le sol, vers 1 000 m d'altitude. Les verpes étaient très nombreuses, et de belle taille, le pied surmonté d'un "dé" parfaitement lisse et régulier. La plupart avaient un chapeau d'un beau brun fauve chaud (sur l'extérieur), mais certaines, poussant en mélange, étaient d'un jaune clair surprenant...

Faut-il ajouter aux descriptions classiques de l'espèce, "chapeau brun fauve, **parfois jaune**" ? Certains auteurs ont déjà signalé que la couleur varie de ocre miel à brun rougeâtre, mais la plupart des atlas n'évoquent et ne présentent que des fructifications d'un brun chaud très foncé.

Le "feuilleton" de la simultanété :

Chaque saison mycologique nous apporte de nouveaux cas de simultanété d'apparition, pour des espèces rares que l'on ne voit pas chaque année mais qui se montrent en même temps dans des régions très éloignées.

Ainsi 1996 semble avoir été "l'année des cèpes blancs" : *Boletus personii* Bon, que nous avons vu à Chizé à la fin d'octobre, était signalé à la même époque dans le Morbihan, où il n'est pas plus fréquent que chez nous. *Gyrodon lividus*, que nous n'avions pas vu depuis longtemps, était abondant à l'île d'Oléron et en Haute-Savoie au moment où on nous l'apportait de Prin Deyrançon en Deux-Sèvres. Si l'on avait la possibilité de comparer les listes d'espèces recensées dans diverses expositions, on découvrirait certainement d'autres cas de ce genre...

Autre fait troublant qui nous a été rapporté en 1996 : un de nos parents, et ami d'enfance, vit en Équateur depuis 18 ans. A Quito, à 2 800 m d'altitude et sous l'Équateur, il n'y a pas de saisons, toute l'année la température est de 18 à 20 °C, avec d'assez fréquentes averses : des conditions qui devraient favoriser la présence permanente des champignons. Or notre correspondant, qui s'y intéresse un peu, a constaté que les "rosés des prés" apparaissent là-bas à la même époque que chez nous !

***Baeospora myosura* sur cône de cèdre... ou autres strobiles !**

A l'occasion des Journées Mycologiques du Poitou, notre voisin de la Vienne Jean-Louis SURAULT nous a fait découvrir, dans notre propre département les Deux-Sèvres, une magnifique cédraie située à Pressigny, à 60 km au nord de Niort, entre Thénézay et Saint-Loup-sur-Thouet. Du fait de la sécheresse la prospection n'était pas fructueuse, mais nous y avons récolté un *Baeospora myosura* sur strobile de cèdre, ce qui nous paraît assez original. Peut-être parce que nous n'avons pas souvent l'occasion d'herboriser dans un véritable et vaste bois de cèdres adultes ?

En 1986, à l'occasion des Journées mycologiques de la F.M.D.S. à Saint-Germain au Mont-d'Or, nous avons noté la présence de *Baeospora myosura* sur cône de mélèze, au château des Halles près de l'Arbresle. Pourtant HEIM affirmait jadis à propos du binôme synonyme *Collybia conigena* "toujours sur cônes de pins", tandis que d'autres auteurs (COURTECUISSÉ, BREITENBACH), donnent un habitat semblant limitatif "sur cônes de pins et épicéas"... En fait, et nous l'avons déjà constaté avec les *Strobilurus*, les champignons des cônes de résineux ont parfois des goûts très éclectiques, même s'ils sont plus fréquents sur certaines espèces.

Un marasme aussi variable que méditerranéen ?

Pour sa première visite en forêt de Chizé (Deux-Sèvres), à l'occasion de ces mêmes Journées Mycologiques du Poitou, Marcel BON n'avait guère de nouveautés à se mettre sous le microscope, la sécheresse sévissant là aussi. Pourtant il nous avait montré sur le terrain un petit marasme grisâtre, abondant dans une parcelle du secteur de Saint-Séverin, le plus humide de la forêt : « Mais on dirait bien que c'est *Marasmiellus virgatocutis* Robich, Esteve-Ravenòs et Moreno ! Qu'est-ce qu'il fait là ?... » Le grand Marcel nous avait alors appris qu'il s'agit d'une espèce récemment créée par des auteurs italiens et espagnols, et considérée jusqu'alors comme strictement méditerranéenne : en France elle n'avait été signalée qu'une seule fois ⁽²⁾ au nord que Montpellier !

Nous sommes revenus sur la station le 28 octobre, avec Pascal HÉRIVEAU et André MERLET, et nous avons retrouvé sans difficulté ce petit marasme très discret mais ne ressemblant à aucune des espèces bien connues dans le genre.

(2) Par Jean MORNAND en Bretagne, en 1994, forêt de Landévennec (presqu'île de Crozon) où règne également un climat particulièrement doux.

Comme Marcel BON n'avait pas signalé cette récolte dans son compte rendu des espèces étudiées aux Journées Mycologiques du Poitou, nous lui avons adressé par la suite des exsiccata. Il nous a d'abord répondu que sur le plan macroscopique, les récoltes semblaient bien correspondre en effet à *Marasmiellus virgatocutis*, mais que la microscopie n'était pas tout à fait conforme, notamment pour des échantillons possédant des spores de taille très inférieure à celle des récoltes décrites. Marcel BON envisageait alors d'en faire une variété *mesospora*...

Quelques semaines plus tard, après examen des diapos et exsiccata transmis par Pascal HÉRIVEAU, en provenance de la même station, M. BON envisageait de les rapporter à une variété de *Marasmiellus candidus*, très proche sur le plan microscopique, malgré les divergences d'aspect macroscopique...

S'agirait-il d'une variété de *virgatocutis* possédant des caractéristiques microscopiques légèrement différentes, ou faut-il admettre - et signaler - que certaines récoltes de *Marasmiellus candidus* peuvent avoir une cuticule d'un gris très soutenu ? Nous essaierons de surveiller la station au cours des prochains automnes pour tenter d'éclaircir cette énigme...